

yaksa.productions



atelier d'écriture.

atelier 2008/2009

**textes
du
mercredi
matin.**

les textes présentés ici ont été écrits lors de
l'atelier d'écriture proposé à l'espace culturel
Bonneyoy le mercredi matin de septembre à
juin 2009.

les textes sont de :
marie Ailléres
jeanine Berger
jocelyne Graziani

L'atelier est animé par Marie Carré pour l'association Yaksa productions.
contact : 06.75.25.43.74 www.yaksa.fr atelier@yaksa.fr

texte à suivre

Il est terrible quand il s'ennuie autant
Le petit bruit qu'il fait s'entend de loin pourtant
Il est terrible, il boude, il ronchonne, il attend
Quand il remue enfin c'est pour crier « maman »
Elle est terrible aussi c'est un garçon manqué
La tête de l'équipe : il lui faut commander
(et) quand il se rebiffe elle le lui fait payer
Dans la glacière parfois elle voudrait l'enfermer
Une tête coulée entre deux pans de mur
Ce n'est pas très malin vraiment je te le jure
Dans la vitre je vois le reflet d'un visage
Il s'en fout, il sourit, il joue à l'enfant sage
Il n'y pense déjà plus aux bouderies du matin
Il songe maintenant à bien faire le malin
Il imagine des tours pour la faire enrager
Une tête de vilain mioche ou des grimaces osées
Avec une salopette qu'il aura déchirée
Ou une tête à claquer, à se prendre les mains
Et il remue encore, il rit, petit gamin
Doucement il s'approche et se laisse câliner.

Jeanine BERGER

à la manière de prévert

Après la pluie le beau temps,
dis-tu ma jolie;
Un ruban se dénouant entre tes doigts,
tremblants;
Un carcan de plomb m'empêche de
saisir l'instant;
Il y a beau temps
que le soleil
n'entre plus dans notre lit.
Nous ,ce fut après le beau temps,
la pluie,
qui s'amuse à mouiller nos vies.
Après la pluie le beau temps,
répètes tu têtue;
Dans ton regard couve l'ouragan.
Il est bien tard.
Le chant lancinant, obsédant de ta douleur
qui me fait peur.
Il pleut des hallebardes
dans nos cœurs.
Il est loin le temps insouciant,
le temps confiant,
celui des enfants,
C'est le temps des tourments.
Après la pluie le beau temps,
murmures-tu encore,
Si tu veux mon amour, si tu veux.

Marie Aillères

expressions poétiques

Tu es beau comme un cœur
Me disait ma grande sœur
C'est idiot de dire ça
Les gens disent n'importe quoi
C'est pas beau un cœur
C'est utile bien sûr
Sans un cœur qui bat
Comme un moteur
On meurt
Finit les corps à corps
Les cœurs à cœurs
Les cœurs brisés, gravés sur
La tendre écorce
Les jolis cœurs et même
Les cœurs d'artichauts
Le savent bien
C'est pas beau un cœur
Juste un abat sanglant
Battant sous un poitrail
Battant tant et tant
Qu'à la fin il se casse
Et puis c'est farceur un cœur
Jamais à sa place
Parfois il se soulève
Au bord des lèvres
Parfois on l'a dans le ventre
Ou à l'ouvrage
Ou bien il bat la chamade
Et c'est la débandade
C'est pas beau un cœur

Dans des bocaux
Au fond d'un labo
Ou un robot assis
Sur des lingots
Garde des cœurs
De donneurs qui ont
Le cœur sur la main
Pour des receveurs
Qui attendent
Comptant le temps
C'est pas beau un cœur
Ça n'est pas une fleur
Ça n'est pas le bonheur
Ni le malheur d'ailleurs
Un cœur n'est ni beau ni laid
C'est un organe
Comme un rein
Comme une main
C'est presque rien
Et pourtant c'est tout
Mais c'est pas beau un cœur
Et moi non plus je suis pas beau.

Marie Aillères.

enfance

Il faut laisser ta sœur tranquille

Sérieuse, appliquée, concentrée,

Tu te mets aux devoirs

En rentrant de l'école.

À peine avons-nous terminé de goûter,

Tu ouvres ton cartable,

Tu t'installes à la table.

Ne pas déranger.

Et je te vois penchée sur son cahier

Sérieuse, appliquée, concentrée.

Autour de toi

Le monde peut bien s'écrouler,

Toi tu veux t'appliquer, travailler...

Prends-moi avec toi

Arrête tes grands airs

Et joues avec moi.

jeanine Berger

Mais moi tu m'oublies,

Mais moi je m'ennuie,

Je suis trop petite,

Et mes idées vont vite :

« Laisse ta sœur tranquille

Ne fais pas de bruit

Tu seras punie

Tu n'es qu'une chipie ! »

Ça on me l'a dit

On me l'a redit

J'ai pas obéi...

Moi je veux bouger

Je veux t'embêter

Assez travaillé

On va s'amuser

Allez, laisse-toi faire

devine qui t'écrit

Je te hais !

Il va bien falloir qu'enfin je te le dise : J'en ai assez ! Tu n'as pour moi aucun respect. Vingt ans pourtant qu'on se connaît, toi et moi, ça devrait créer des liens, ça ! Mais non, tu m'ignores, tu passes, indifférente, sans même vraiment me regarder. Tu n'as d'égards que pour mon cousin, qui trône dans ta salle de bains. Lui, tu le bichonnes, tu le laves, le parfumes, le brosse, l'étales au soleil. Tu l'admires. C'est vrai qu'il a de belles couleurs, à ce régime-là. Et puis, à lui les caresses de la peau de tes pieds nus, la douceur de tes moelleux petits chaussons d'intérieur qui l'effleurent sans l'abîmer...

Moi, ce sont tes semelles rugueuses que tu me réserves. Et tu appuies, et tu frottes, et tu laisses tes traces dégoûtantes sur moi. C'est à peine si une fois la semaine tu consens à venir me chatouiller un peu, avec ton aspirateur. Ça, oui, ça fait un peu de bien, mais tu le fais tellement à contrecœur... si, je le vois bien. Alors moi je reste triste et tout gris. Tu veux que je te dise : je reçois plus souvent les attentions de la femme de ménage de l'immeuble que les tiennes. Elle, ça ne la rebute pas de me nettoyer !

Et as-tu pensé quelquefois à la peine que tu me fais en claquant la porte derrière toi, chaque fois que tu rentres ou que tu sors, en m'abandonnant seul et malheureux sur ton palier ? Ah ! vraiment, si je pouvais, je changerais d'étage, j'irais au-dessus, pour ne plus jamais te voir !

Jeanine berger

Instructions pour bien se disputer avec votre époux, fiancé ou compagnon.

Il faut en premier lieu bien choisir le moment; peu importe le motif, n'importe lequel fera l'affaire. A titre d'exemple: il a laissé le couvercle des toilettes relevé, il a oublié de vous souhaiter la Saint-valentin, il a caché la cendre de la cigarette sous le tapis du salon, s'est montré trop souriant avec la petite caissière blonde du supermarché qui a des yeux comme des papillons.

La liste n'est pas exhaustive, vous pouvez laisser libre cours à votre imagination.

Peu importe donc le motif, disais-je! Par contre le moment me paraît d'une extrême importance, il est à mon avis la clé de la réussite.

En effet, lancer une dispute au moment où il part pour son travail n'a aucun intérêt. Par contre, au retour, juste avant qu'il n'ait eu le temps d'ôter son manteau et surtout si vous n'avez pas envie de préparer le repas, au retour donc cela me paraît plus judicieux. C'est l'attaque-surprise en quelque sorte!

Votre avantage c'est que vous avez eu le temps de préparer quelques phrases bien perfides, bien assassines, ponctuées de « toujours » et de « jamais », et fleuron des fleurons, l'indispensable refrain: « si ça continue je te quitte », qu'on peut dire aussi « je te largue » ou « je me barre » suivant votre niveau de culture, de politesse ou d'énervement.

Pour mener à bien une dispute, il faut du souffle et de l'endurance, mais aussi un bon stock d'arguments, sans oublier un bon débit verbal pour ne pas laisser trop de champ à votre adversaire, qui bien entendu va tenter d'exprimer, de rétorquer, en bref de faire échouer votre plan.

Il faut dans ce domaine, cultiver le sens de la réplique, mais avant tout le sens de l'attaque sournoise, mêlée d'un rien de mauvaise foi.

Il restera médusé, hagard, pantelant... Vous en profiterez alors pour baisser insensiblement le ton.

Pour bien lui montrer votre grandeur d'âme, votre capacité à pardonner,

vous consentirez à l'excuser, à comprendre, vous accepterez même un peu plus tard ses propres excuses pour vous avoir mise sans un tel état, vous pouvez même accepter à cette étape-là un baiser léger, et bras dessus, bras dessous, vous allez manger au restaurant.

Il ne faut pas oublier que pour qu'une dispute soit une bonne dispute, il faut dès le début envisager la bonne réconciliation. Un conseil supplémentaire pour atteindre des sommets de cet art délicat: Bannissez de votre vie les bris de vaisselle ou d'objets (il faut les racheter), les claquemets de porte (ça met les voisins en colère), les injures (vous aurez une réputation de poissonnière).

Autre chose encore: ne le poussez point trop dans ces retranchements, vous ne voulez pas qu'il vous quitte, ce n'est pas le but non plus.

Si vous suivez ces quelques conseils avec méthode et persévérance, vous pouvez vous disputer pour n'importe quel sujet, dans n'importe quel lieu tranquillement.

Dosez, respirez et souvenez-vous le point capital de la dispute reste le délice de la réconciliation.

marie ailleres.

instant poétique

Le temps s'écoule lentement
Tristement je compte les heures
Pas de joies pas d'amusement
Sur mes joues glissent quelques pleurs
Je suis vaincue je suis prostrée
Plus rien ne réjouira mon cœur
Plus de soleil plus de gaîté
À quoi bon rire puisque tout meurt ?
Soudain voilà qu'à ma fenêtre
Une ombre claire vient d'apparaître
C'est ma voisine, une étourdie
Venue pourtant pleine de courage
Abandonnant là son ouvrage
Me déclamer des poésies
Pour que je chante et que j'oublie.
Têtue comme un gallinacé
Elle déploiera sans se lasser
Tellement d'efforts, de pitreries
Que peu à peu presque en douceur
Se tariront mes derniers pleurs.

Jeanine berger

lettre du passé

Je t'écris, mais je ne sais pas si tu auras ma lettre. Tu as sûrement beaucoup changé, toi, depuis tout ce temps. Je t'imagine en vieille dame, et même avec des lunettes et des cheveux gris. Peut-être que tu marches avec une canne, tout doucement, toute voûtée. Est-ce que tu t'amuses un peu, que tu souris, ou bien est-ce que tu es triste ? Est-ce que tu sais encore raconter des histoires aux petits enfants ?

Moi, je n'ai pas beaucoup changé. Je ne suis plus aussi rose que quand on était ensemble. J'ai perdu mes belles couleurs, mais je suis entier, rien n'a été cassé et rien ne manque. Je suis toujours tout lisse et bien agréable à caresser.

C'était bien nous deux. On se promenait et on s'en racontait des choses... Quelquefois tu m'oubliais un peu au soleil mais tu revenais bien vite me chercher, tu me consolais et moi je te donnais un peu de ma chaleur. Tu m'as tripoté dans tous les sens, démonté, remonté, mais toujours je me retrouvais entier, guéri, serré dans tes petits bras. Je n'avais même pas mal, jamais, avec toi.

Et puis, petit à petit, en grandissant, tu m'as un peu oublié. J'ai été triste mais tu n'en as rien vu. Longtemps ça a duré. Oh, je n'étais pas tout seul, et tous ensemble, on se rappelait, on se racontait, pour passer le temps. Il fallait bien durer.

Un jour tu es venue me reprendre. Tu étais grande, et c'est à ta voix que je t'ai reconnue. Tu m'as regardé, tu as même souri, je m'en souviens. Il y avait un autre grand avec toi. Toute joyeuse, tu lui as parlé de nous. Mon petit cœur battait. Enfin !

Mais non. Tu m'as déposé dans une grande malle. Quand tu m'en as ressortie, nous étions dans une autre maison, que je ne connaissais pas. Tu m'as tout bien lavé, tu m'as habillé de neuf, et tu m'as posé comme un trésor sur la commode près de ton lit.

Plus tard, j'ai entendu des bruits nouveaux dans ta maison. Je me suis rappelé : ta petite sœur faisait les mêmes il y a bien longtemps. Des petits cris, des pleurs, et puis des gazouillis, des rires, des bisous, des câlins. Je suis redescendu de la commode. Des petits bras de nouveau m'ont attrapé. Je me suis retrouvé au milieu de tout ce merveilleux tapage. La belle vie recommençait, et je te voyais, toi, rire et sourire. C'était vraiment le bonheur. Tous les trois. Enfin quatre, parce qu'il était toujours là, l'autre, le grand. Il riait lui aussi, mais il s'occupait pas de moi...

Et puis tu te souviens de la suite. Forcément. Après les rires, les larmes. La petite boîte toute noire qu'on a refermée. Tu pleurais, je t'ai entendue. Alors, j'n'ai plus jamais bougé, je suis resté là, à l'endroit où tu m'as posé. J'ai bien essayé, je te jure, de réchauffer son petit corps. Je n'ai pas réussi. Je lui ai chanté des refrains et elle a continué à dormir. Tout le temps. Elle est là, à côté de moi, elle ne sait pas que je t'écris. Tu as bien fait de me la confier : elle n'est pas seule, elle n'a pas peur. Simplement elle dort, tout doucement. Et moi, je veille sur elle, comme tu voulais, et je ne la quitterais jamais.

Jeanine BERGER

Le tueur de temps

Il se cache, il observe, il est partout. Vous aviez formé un beau projet : il sera là, à vous guetter, pour que ce projet ne puisse pas voir le jour. Vous aurez beau faire, du jour au lendemain votre projet capotera. Impossible de revenir en arrière, il sera trop tard, et le projet en question ne sera plus qu'un souvenir, une idée irréalisable.

Mais comment s'y prend-il ? On ne le voit pas. On ne l'entend pas. Il se glisse en vous, d'abord de temps en temps, puis de plus en plus souvent. Il s'empare de votre tête, de vos pensées. Il ne vous laisse plus de répit. Vous pensiez réussir ? Il ne vous en laisse pas le temps, il s'immisce dans votre esprit, il détruit, dans l'œuf, tout ce que votre projet vous laissait entrevoir de bon et ne vous laisse que les aspects négatifs, à petit feu, il réduit en cendres vos belles idées, vous laissant anéanti, mort de fatigue et de désolation.

Mais lui est content : il a bien réussi son affaire. Il n'y a plus d'avenir pour vous, et vous ne savez même pas d'où est venu le coup fatal, un vrai coup de massue, asséné sans pitié, et qui ne vous laisse aucune chance.

Pour vous le temps s'est arrêté. Hier encore plein de vitalité, prêt à mordre à pleines dents dans la vie, et aujourd'hui sans avenir, sans lendemains qui chantent.

Revenir en arrière ? Vous n'en avez plus la force. Comment vous en sortir ? Où trouver de l'aide ? Tout est mort autour de vous, vos amis vous délaissent. A qui en vouloir ? Par moment une envie de meurtre vous prend, mais à quoi bon ? Et à qui vous en prendre ?

Le coupable est omniprésent mais insaisissable. Il court, il court, déjà à la recherche de sa prochaine proie, et vous ne savez rien de lui, vous ignorez même son existence. Il agit toujours dans l'ombre, à l'insu de tous,

mais il est là. Si vous le saviez, vous crieriez au monde entier : « mais tuez-le ! » pour qu'enfin ses méfaits cessent pour toujours.

Mais il suit son chemin, imperturbable, à l'abri de tout châtement : ni prison, ni peine de mort ne pourraient l'arrêter. Il poursuit sa sinistre besogne, d'une victime à l'autre, sans perdre de temps, lui qui en a tellement, et fait disparaître ici un moment de bonheur, ailleurs, demain peut-être, une vie paisible à peine commencée.

Et il se nourrit et se repaît de toutes ses forfaitures.

Mais qui l'arrêtera ?

Et quand pourrons-nous enfin tous profiter sans souci du temps qui passe ?

Jeanine berger

à la manière de Boris Vian

- Nom; Prénom
 - Bimraud Arthur
 - Date et lieu de naissance:
 - 20 mars 1920 à Ville d'Avray
- Le commissaire se gratta le nez.
- Profession
 - Heu... Sans.

Le commissaire eut un sourire qui se voulait ironique.

- Je vois, je vois, dit-il. Où avez-vous rencontré la victime Farah Besnard?
 - Au théâtre Mr le commissaire, en juin dernier.
 - Quel lien aviez-vous avec elle?
 - Aucun Mr le commissaire.
 - Vous me prenez pour un imbécile? Des témoins vous ont vu sortir de chez elle le jour du meurtre.
 - J'avais rendez-vous avec elle ce jour-là, c'est vrai. Je devais écrire un article à son sujet...
 - Vous êtes journaliste?
 - Non, Mr le commissaire. Je lui avais fait croire pour l'aborder, vous comprenez, elle me plaisait, et... Bon, vous comprenez.
 - Hum, Hum! Tout cela n'est pas clair, mon petit Bimraud.
 - Je vais vous expliquer Mr le commissaire. Lorsque je suis arrivé chez Farah, enfin, Melle Besnard, elle était très inquiète, elle allait et venait dans son appartement comme un bateau ivre. Elle m'a expliqué qu'elle avait reçu la veille une lettre rie
- Le commissaire sursaute.
- Une lettre rie dites-vous? Qu'en a-t-elle fait?
 - Elle m'a dit vous l'avoir remise, Mr le commissaire.
 - Je n'ai rien reçu, de toute façon la cause de son décès n'est pas la mort pour fou rire intempestif et irréversible après décachetage d'une lettre rie

- Non Mr le commissaire.
 - Vous savez Bimraud, les ravages que cause ce genre de correspondance?
 - Oui Mr le commissaire, j'en ai entendu parler.
 - C'est une mort atroce mon petit Arthur. Les malheureuses victimes meurent d'épuisement ou abattues par leurs proches qui ne supportent plus leur crise de rire.
- Le ministre lui-même est aux abois, c'est vous dire.
- Oui Mr le commissaire.
 - Bien, continuez.
 - Elle m'a reçu, pensant que je venais l'interviewer. Elle m'a parlé de la pièce qu'elle joue, enfin qu'elle jouait en ce moment.
 - Oui...
 - « Légumes du jour »
 - L'auteur?
 - Voris Bian.
 - Connais pas, continuez. Ne serait-ce pas lui, qui avait un oncle fameux bricoleur, qui fabriquait en amateur des bombes atomiques?
 - Je ne suis pas une balance, Mr le commissaire.
- Farah continuait à aller et venir dans le salon, clodicopant. Ah oui, parce que vous ne le savez peut-être pas mais elle avait une jambe de bois; ses allées et venues me dérangeaient, « elle allait les poings dans ses poches crevées ».
- Elle avait les poches trouées?
 - Oui son peignoir lui aussi devenait idéal. Et sa culotte avait un large trou.
 - Hum, hum... Comment le savez-vous?
 - Je l'ai entrevu, Mr le commissaire, une culotte rose bonbon à frou-frou...
 - Bon, bon ça va Bimraud! Au fait !S'il vous plaît!
 - « Moi petit poucet rêveur » je l'ai écouté d'une oreille distraite car à vrai dire je n'avais qu'une idée en tête: la séduire. Elle me plaisait vraiment beaucoup, le fait qu'elle ait une jambe de bois surtout, m'excitait au plus haut point.
 - Je vous en prie un peu de tenue.
 - Pardonnez-moi, Mr le commissaire.

- Continuez.
- Et bien, j'ai fait et dit ce que je fais et dis dans ces cas-là.
- Mais encore, soyez plus précis.
- Je lui ai dit qu'elle était belle, que j'adorais sa bouche aux lèvres pulpeuses, la flamme de ses yeux noirs, son clodiclopinement.

Le commissaire prenait fébrilement des notes sur un petit carnet , en tirant une langue peu ragoûtante.

- Oui, et encore dit-il?
- Je lui ai dit que je n'en pouvais plus, que je la voulais. Je lui ai dit « fais moi mal, j'aime amour qui fait boom »!

Le commissaire cessa d'écrire, regarda Arthur dans les yeux, un poil étrangement long sortait de son oreille gauche.

- Bimraud, vous m'avez l'air d'être un drôle de type. Et je vous le redis, un peu de tenue! Continuez!

- J'ai essayé de l'embrasser, elle m'a repoussé.

Pour quelle raison? Vous êtes plutôt beau gosse et elle n'avait pas la réputation d'être farouche?

- Je ne sais pas Mr le commissaire, elle a prétexté une migraine, je crois.

- Toutes les mêmes, mon pauvre Arthur! Continuez mon petit.

- Farah m'a longuement parlé de la pièce, et surtout de son auteur, elle m'a avoué avoir eu une liaison ultra secrète avec lui pendant des années, et elle m'a confié qu'il avait la plus belle tourniquette qu'elle n'ait jamais vu.

Le commissaire se gratta la tête, déclenchant une pluie de pellicules sur son sous-main.

- Une tourniquette?

- Une tourniquette, Mr le commissaire, pour la vinaigrette a-t-elle ajouté.

- Nous vérifierons, continuez.

- J'ai bien compris qu'elle était encore folle de cet homme et de sa tourniquette, donc je vous ai abrégé ma visite. J'avais compris que je ne la mettrais jamais dans mon lit. J'ai voulu prendre congé et c'est à ce moment qu'on a sonné. Elle a ouvert, c'était le facteur qui lui apportait une lettre.

Farah l'a décacheté, elle est devenue blême, elle bredouillait « un casserole, un casserole, ça n'est pas possible! »

- Vous voulez dire une casserole sans doute?

- Non, Mr le commissaire, un casserole. Farah m'a expliqué qu'il s'agit d'une lettre que certains comédiens reçoivent, et qui met fin à leur carrière, comme ça d'un seul coup.

Un casserole, vous me suivez, Mr le commissaire?

- Oui, bon ça va, je ne suis pas encore gâteaux Bimraud. Bien sûr, allons un casserole.

- Farah semblait totalement désespérée, je l'ai rassuré comme j'ai pu. Et c'est alors qu'on a encore sonné.

- C'est bien connu, « le facteur sonne toujours deux fois », hasarda le commissaire.

- Ah non cette fois c'était un livreur avec une voiture à jambes qui transportait un énorme colis.

- Vous voulez dire une voiture à bras?

- Non, Mr le commissaire, la voiture à jambe a remplacé la voiture à bras, c'est tout nouveau, les montants de la voiture sont fixés par des lanières de cuir aux mollets du livreur, ainsi il garde les mains libres... Vous ne connaissez pas ce nouveau genre de livraison? Vous m'avez pourtant l'air d'être un homme avisé, Mr le commissaire.

- Ne nous égarons pas, Bimraud, continuez.

- Elle a pris livraison du colis, l'a déballé et s'est exclamée: « Oh, un arbre tronc ». Moi je croyais qu'il s'agissait d'une sculpture, mais non l'arbre tronc ne possède ni feuilles, ni branches, ni racines, il pousse uniquement en Mégalomanie du Nord, pays d'origine de Farah. Une carte accompagnait le cadeau, signée d'un certain Calbert Tamus. Elle m'a dit qu'il s'agissait d'un ami écrivain, mégalomane lui aussi, qui la poursuivait de ces acidités depuis longtemps.

- Vous voulez dire, de ces assiduités, sans doute.

- Non, non Mr le commissaire, Mr Tamus était atteint d'une maladie rare « la peste syntaxique infectieuse », cette maladie transforme peu à peu votre salive en acide, Melle Besnard refusait donc d'approcher de trop près le personnage.

- Bien, bien, ensuite qu'avez-vous fait?

- J'ai pris congé, Mr le commissaire.

Le commissaire sourit, il lui manquait deux dents sur le devant.

- Vous êtes libre, Mr Bimraud.

- Je ne comprends pas, Mr le commissaire.

- Non seulement vous venez de me donner la preuve de votre innocence, mais en plus vous me livrez le coupable: Melle Besnard est morte d'une forte infection de HNRD.

Devant l'héberlument de Arthur, le commissaire sourit encore.

- Je vous explique mon petit, le Human Virus Réthoriquo Dégénératif est responsable de la maladie dont souffrait Mr Tamus; celui-ci se sachant condamné, n'ayant pu obtenir les faveurs de la belle, a décidé de la tuer. Pour cela, il a déposé suffisamment de salive infectée sur la carte, pour la faire mourir en quelques heures.

Arthur se leva, flageolant, remercia et sortit. Il eu une pensée pour Farah victime de cet étranger malade de la peste. Dehors le soleil brillait toujours sur la folie des hommes. La vie allait son train.

MARIE AILLERES.

Soir d'orage

Elle est chez elle, seule, et vient s'accouder à sa fenêtre. Comme les jours précédents, la moiteur de l'air l'incommode et elle sent que ce soir encore, l'orage va éclater. D'ailleurs, voilà que le ciel se couvre de gros nuages noirs, et qu'il fait de plus en plus sombre. Ça y est, ça va recommencer... Rien qu'à cette idée, elle frissonne, malgré la chaleur, et attend, résignée.

Le premier éclair, au loin, la surprend pourtant. Elle tressaille, quitte la fenêtre. C'est parti ... il lui faudrait dominer sa peur. Le pourra-t-elle ? Déjà le tonnerre roule, et résonne en elle, comme un écho. Elle se dirige vers son fauteuil, cherchant un légitime abri. Un nouvel éclair la fige sur place, et le bruit du tonnerre, plus puissant, suit presque immédiatement. Repliée sur elle-même, elle assiste, désarmée, à la brusque montée en force des éléments. Encore un éclair, plus violent, plus brutal, plus proche. Elle se cabre dans un mouvement involontaire et reste là, prostrée. Presque aussitôt, le tonnerre craque, tout près, envahit tout. Elle pousse un cri. Elle se sait pourtant en sécurité au creux de son fauteuil, mais son anxiété ne fait que croître. Le ciel se déchire encore, avec une fulgurance impitoyable. Elle cache son visage dans ses mains, bien dérisoire protection. Elle tremble de tous ses membres, serre les dents. La panique s'installe. Elle parvient pourtant à rassembler un peu d'énergie pour quitter son refuge et s'approcher de la fenêtre. Fermer au moins les rideaux. Ne plus voir cette abomination. Essayer de ne plus rien entendre. C'est à ce moment-là bien sûr qu'une zébrure majestueuse et terrifiante surgit juste devant elle, embrasant tout l'horizon. Elle devient toute pâle, comme vidée de tout son sang. Elle respire mal, elle ne peut plus bouger, ses dernières forces l'abandonnent. Tétanisée, statufiée, il lui faut pourtant aller au bout de son geste. Encore un petit pas, un effort gigantesque, pour qu'elle puisse manipuler le lourd panneau de tissu. Le tonnerre explose une nouvelle fois, la pénètre, la martèle, l'anéantit. Tout en elle n'est qu'explosion et feu du ciel, plus rien d'autre n'existe.

Maintenant les éléments sont déchaînés, les éclairs succèdent aux éclairs, et le bruit est incessant, absorbant tout, en énormes vagues qui se chevauchent indéfiniment. Recroquevillée sur son siège qu'elle a rejoint elle ne sait comment, elle ne tente plus rien. Elle n'existe même plus. Elle est vaincue. Sans le savoir elle attend, attend encore, perdue, minuscule, livrée sans pitié à des forces maléfiques qui semblent ne jamais devoir se calmer.

Elle ne sait pas combien de temps elle reste là. Mais il lui semble que le bruit s'est modifié : moins de fureur, moins d'intensité, et puis elle entend comme un bruissement : c'est la pluie et le vent mêlés qui se sont, tranquillement, mis de la partie. C'est presque une délivrance. Enfin, elle va pouvoir reprendre sa respiration, redonner vie à son corps, à son sang, et bouger, sans aucune appréhension. La voilà déjà debout, ses forces retrouvées, et elle va, avec assurance, ouvrir le rideau. On pourrait croire qu'il ne s'est rien passé. Calmement, elle examine le ciel, comme elle maintenant apaisé.

Ouf ! C'est fini ! Tout va bien. Du moins pour aujourd'hui...

Berger Jeanine

nouvelle.

Sojelines Zainarig

Zainarig était grand mince, avec de longs cheveux noirs qui descendaient jusqu'aux épaules et qu'il nouait parfois en queue de cheval.

Il portait toujours des lunettes opaques car ses yeux de braise enflammaient tout sur leur passage. Il évitait les miroirs qu'il fuyait comme la peste et n'en possédait aucun « au cas où ». !!!

Il avait quelques particularités, dont celles d'avoir un cœur si léger, qu'il pouvait s'envoler de sa poitrine de temps à autre, et des oreilles si fines, qu'elles lui sifflaient des mélodies orientales qu'il affectionnait tout particulièrement. Il se taillait régulièrement les dents pour ne pas rayer le parquet, autrement, Zainarig était un homme à peu près comme tout le monde avec des bizarreries qui pouvaient surprendre, comme celles de mettre ses yeux dans son dos lorsqu'il ne voulait pas se retourner, ce qui était bien pratique, où d'avalier sa langue lorsqu'il avait faim, chose qu'il n'avait faite que 2 fois, mais qui lui avait sauvé la vie lorsque ses parents l'avaient oublié plusieurs semaines dans le désert. Il n'avait que 3 ans mais s'en souvenait encore. Il avait été recueilli par un marabout qui ne l'avait rendu à ses parents, et à contrecœur, après plusieurs mois, car il avait trouvé en lui un disciple très doué. Trois fois par an il se taillait les pieds à la lune décroissante car il avait remarqué qu'à la lune montante ils repoussaient plus vite et en attendant que leur croissance se stabilise, il marchait pieds nus pour ne pas acheter un nombre incalculable de chaussures. Il avait aussi la main verte, ce qui surprenait car il avait le type indien et la peau foncée, alors il la peignait parfois d'une couleur qui lui faisait plaisir, mais à part cela, il était très doux, certes original, mais très doux et très gentil, et une fois sa connaissance faite, on voulait le présenter à tous ses amis pour qu'ils puissent rencontrer cet olibrius.

Zainarig vivait dans un ancien atelier d'ébéniste qu'il avait décoré de façon orientale ; profonds sofas, tentures colorées qui muraien les ouvertures, des tables basses et d'épais tapis étaient disposés un peu partout.

C'était calme et silencieux car les bruits extérieurs étaient absorbés par les coffres à silence. Les bruits entraient et n'en ressortaient plus. Il n'avait pas fait refaire l'électricité et seules les flammes des bougies parfumées qui répandaient une odeur d'encens, patchouli, cèdre, ou autre, selon l'humeur du maître de maison, éclairaient les lieux. Il avait tendu des toiles aux plafonds qui étaient très hauts et l'ambiance ressemblait à une tente du désert. Son appartement donnait sur une cour dont il était le seul bénéficiaire et qu'il avait magnifiquement aménagée. Il avait planté des fleurs, des arbustes, certaines de ces fleurs étaient étranges comme les orchidées carnivores qui se nourrissaient d'insectes ou de mouches, ainsi que des plantes exotiques multicolores et odorantes. Il y avait du jasmin, des seringas, des tubéreuses, des belles-de-nuit, et d'autres dont j'ignorais les noms, toutes plus parfumées et entêtantes les unes que les autres. Des plantes grimpantes recouvraient les murs de la courette et toute cette végétation donnait une profondeur incroyable et un charme fou à cet endroit.

A l'étage du dessus vivait un retraité qu'il sollicitait parfois pour qu'il vienne perdre son temps à sa place et qu'il payait, bien entendu, ce qui lui permettait de se consacrer à ses amis, de leur offrir le thé et des gâteaux au miel ou aux amandes, de cuisiner, de prendre des bains parfumés, de lire, de rêver, ou que sais-je encore ? Il réfléchissait beaucoup et lorsque son idée était parfaitement concrétisée, elle prenait corps comme par magie. Cela pouvait effrayer quelquefois, ou bien en vous tenant les mains il était capable de lire dans vos pensées ce qui pouvait être dérangeant, mais il sentait toujours s'il pouvait dire ce qu'il lisait dans votre esprit ou se taire.

Ainsi, il aidait les gens à être heureux, ou moins malheureux, c'était ça son métier, » c'était un marchand de bonheur ».

C'était un métier difficile car les gens qui venaient le voir ne voulaient pas toujours être heureux, mais ils ne voulaient plus être malheureux. Alors, il leur parlait de sa voix douce et leur expliquait que la vie est un cadeau inestimable, et comme les choses inestimables qu'il fallait en prendre le plus grand soin.

Un jour il avait reçu un homme et tout de suite il avait senti que le métier

de cette personne était un horrible métier, lorsque ce dernier lui avoua en baissant la tête, rongé par la honte et la culpabilité, qu'il était un ancien Khmer rouge, qu'il avait tué un nombre incalculable, d'hommes, de femmes, d'enfants et même d'animaux. et tous ses souvenirs torturaient son âme sans répit

Zaïnarig lui demanda ce qu'il voulait « le pardon » lui répondit-il Il lui conseilla de retourner dans son pays, qu'il avait fui car il était condamné à mort par le nouveau gouvernement, et d'assumer ses crimes, même s'il n'avait que 17 ans à l'époque des faits et qu'il ait été complètement embrigadé et soumis à des brimades quotidiennes, privations de sommeil et de nourriture qui l'avaient rendu fou. ...L'homme qui n'était plus très jeune le remercia et lui dit qu'il suivrait son conseil car il vivait un enfer sur terre depuis qu'il avait réalisé tout le mal qu'il avait fait subir à ses victimes.

Zaïnarig qui se trouvait habituellement dans un état proche de la béatitude se sentit soudain mal au contact de cet homme. Lui qui n'avait ni envie, ni désir et qui flottait dans la vie comme des bulles de champagne dans un verre eut soudain une douleur fulgurante au cœur. Il se courba vers le Khmer qui était petit et menu, pour le saluer ,et, se penchant, ses lunettes tombèrent sur le sol. Il ne se passa rien. Ses yeux de braise n'enflammèrent rien. Stupéfait, il regarda furtivement autour de lui, et rien ne se produisit Il regarda l'homme dont le visage était inondé de larmes, sans qu'il s'enflamme. Cela le troubla beaucoup de ne plus avoir le regard de braise auquel il était habitué depuis l'adolescence. Déstabilisé par cette stupéfiante découverte, il restait immobile. Il enlevait, mettait, remettait ses lunettes qui ne lui servaient plus à rien, car plus rien ne se produisait. Il voyait comme n'importe quel humain. Mais que se passait-il ? L'homme était reparti. Dans le salon d'attente, de nombreuses personnes attendaient patiemment d'être reçues en chuchotant ce qui faisait un bruit de chute d'eau très agréable. Un enfant toussa et il décida de reprendre les consultations malgré la douleur qui lui vrillait le cœur. Pour la première fois de sa vie, il souffrait. Comment gérer cette douleur qui le tenaillait ? Il ne savait pas ! Il voulait que son cœur s'envole comme il le faisait autrefois, mais son cœur était sourd à ses désirs et ne bougeait pas. Prendre l'air lui ferait du bien se disait-il, mais son souhait ne se

réalisait pas.

Depuis qu'il avait reçu ce Khmer et que la braise de ses yeux s'en était allée, sans savoir pourquoi, il essayait de comprendre les choses normales, qui ne l'avaient jamais été pour lui, et, qui, jusque-là, lui étaient incompréhensibles.

Se couper les pieds, tailler ses dents, mettre ses yeux dans son dos, tout cela était naturel pour lui, alors ne plus avoir des yeux de braise l'intriguait plus que ça ne l'inquiétait réellement. La douleur qui lui avait empoigné le cœur s'estompait mais n'avait pas complètement disparue. N'ayant jamais souffert de quoi que ce soit, il était désemparé devant cette situation inattendue. Il était tout à ses réflexions lorsqu'il entendit une voix enfantine pousser toute une gamme de oohh !! ouah ! aah ! ih ih ih ! ébé beurk beurk beurk pouah ! ooohhh !!!!

Il vit alors une petite fille rose, blonde, frisée, se promener et faire la curieuse en soulevant les tentures qui fermaient les pièces. Elle était parfaitement à l'aise et continuait la visite. « Cherches-tu quelque chose » demanda Zainarig qu'elle n'avait pas entendu approcher. Elle sursauta, rougit, « je cherche ma maman » « Elle t'attend dans le jardin ». La petite fille se planta devant lui, le regarda droit dans les yeux et lui dit « qu'est-ce que c'est tous ces nuages ? Ah ça dit-il, c'est un secret. Sur ce, elle partit en courant rejoindre sa maman.

À droite du corridor qui menait vers la cour fleurie se trouvaient des pièces dont les rideaux en velours avaient des couleurs différentes, rose, bleu, blanc, argenté, ou noir et lorsqu'on soulevait les tentures on pouvait voir des petits nuages de la couleur du rideau qui fermait la pièce. Ces espèces de petits nuages ressemblaient à des barbes à papa qui s'éclaircissaient et changeaient de couleur au fur et à mesure que les mauvaises ondes disparaissaient, ce qui correspondait à une amélioration du comportement. Ces petits nuages faisaient office de filtres et purifiaient les mauvaises pensées ou actions. De la couleur noire, ils pouvaient devenir blanc argenté qui était la plus belle couleur, celle qui se rapprochait le plus de la pureté. Le changement de couleur ne se faisait pas rapidement, parfois cela prenait des années. Il y avait bien eu des petits nuages qui

étaient restés irrémédiablement noirs, alors il les avait attrapés, mis en boule comme une pelote de laine et par une nuit de pleine lune, lancés dans les airs pour qu'ils tournent autour de la terre sans jamais pouvoir y retomber.

Voilà comment il aidait les hommes, les femmes, et les enfants à devenir meilleurs.

Zaïnarig était un être étrange, attachant, infiniment bon qui se trouvait soudain dans une situation inconnue. Lui qui soulageait les uns et les autres n'arrivait pas à faire disparaître les pincements au cœur qu'il ressentait. Devait-il consulter un spécialiste puisque son cœur ne lui obéissait plus ? Ses pouvoirs qu'il perdait allaient-ils revenir ? Il était perplexe. Les consultations gratuites l'avaient fatigué. Il s'installa dans son hamac, ferma les yeux (ses yeux qui étaient devenus « normaux ») lorsqu'il entendit une voix fraîche chanter une comptine. Intrigué il alla voir. Il vit la petite fille rose, blonde, frisée esquisser des pas de danse tout en chantant et fut ébloui par tant de grâce et de naturel. Zaïnarig n'avait ni femme ni enfant et n'avait jamais connu l'amour. Il aimait d'un amour inconditionnel et désintéressé tous ses semblables. Une voix douce lui demanda de s'arrêter. Il vit alors la maman assise sous le jasmin. La petite fille grimpa sur les genoux de sa mère, la prit par le cou et l'embrassa. Elle caressait la tête de sa fille avec une infinie tendresse et ce tableau si tendre d'une mère et de son enfant le bouleversa. « Alors dit-il, pas encore parties ? » La maman se leva en s'excusant prit sa fille par la main et dit « c'est si calme et il fait si bon ici »

Zaïnarig s'approcha d'elle et vit qu'elle pleurait et là, dans son cœur qui ne quittait plus son corps il ressentit un choc d'une puissance phénoménale.

C'était une très jolie femme, rose, blonde, frisée, comme sa fille, avec d'immenses yeux bleus tristes. « Mais vous n'êtes pas venue consulter dit-il ? j'en avais l'intention dit-elle mais à quoi bon ? Venez, je peux peut-être vous aider. Elle le suivit dans son cabinet toujours éclairé par des bougies parfumées, et s'assit. Il lui prit les mains. Elle ne pouvait pas parler. Des larmes coulaient sur ses joues qu'elle n'essuyait pas. Les mains dans les siennes Zaïnarig vit tout. La maladie de son compagnon,

venez vous reposer, vous soigner et recommencer à travailler dès que vous en aurez envie. Mais j'en suis incapable dit-elle
Je suis coloriste et je n'arrive plus à créer quoi que ce soit. Ma vie s'est arrêtée à la mort de mon époux et le peu d'énergie qu'il me reste est pour ma fille. J'essaie de m'occuper d'elle mais je n'y arrive pas toujours. Je ne suis plus une bonne mère. Zaïnarig emprisonnait ses souffrances physiques, mentales, ses souffrances à elle et le désespoir qui l'habitait depuis la mort de son mari. Il perçut tout l'amour de ces 2 êtres et en fût ému. Vous être très fatiguée dit-il d'une voix douce. Tenant les mains fines de la jeune femme il ne s'aperçut pas tout de suite que sa main verte changeait de couleur et devenait comme l'autre.

Les jours, les semaines, les mois passèrent et Zaïnarig ne cessait de penser à cette jeune femme et à sa fille. Il n'avait revu ni l'une ni l'autre mais leur souvenir si tendre occupait souvent ses pensées. Il avait le pouvoir de lire dans le cœur des gens mais pas celui de connaître le nom des personnes qu'il recevait. Donc, il ne connaissait ni le nom ni le prénom de cette femme qui l'avait tant troublé.

Bien qu'il sorte peu de chez lui, il avait des amis fidèles qui l'invitaient souvent et cette fois il avait accepté d'accompagner une amie à un vernissage. Il prit un long bain parfumé, attacha ses cheveux en queue de cheval, se prépara, s'habilla de blanc, chaussa ses pieds qui ne poussaient plus depuis quelque temps et rejoignit son amie.

La galerie de peinture était pleine de monde. Il y avait un buffet à l'entrée et les gens circulaient en sirotant des boissons alcoolisées ou non et en grignotant des petits fours. Zaïnarig qui ne buvait jamais d'alcool prit un verre de jus de fruit et entreprit de regarder les toiles. Son amie lui racontait le parcours atypique de ce peintre tout en lui expliquant sa peinture lorsqu'une voix menue dit « Ah vous êtes là, bonsoir Monsieur » comme il ne pensait pas que c'était à lui qu'on s'adressait il ne répondit pas et continua à discuter avec son amie. La voix reprit d'un ton plus haut, « Bonsoir Mr. Zaïnarig » pour le coup, il se retourna en entendant son nom et vit la jolie jeune femme blonde et frisée lui sourire. Elle lui tendit sa main qu'il saisit avec une émotion qu'il ne connaissait pas. Son cœur s'emballa et ses oreilles si fines qui jadis lui sifflaient de merveilleuses

mélodies se mirent à bourdonner. Mais que m'arrive-t-il se dit-il vais-je avoir un malaise ? Il tenait toujours la main de la jeune femme qui le lui fit gentiment remarquer. Ses grands yeux bleus n'étaient plus aussi tristes et son sourire avait quelque chose d'enfantin qui lui plaisait beaucoup. Il but le verre qu'il tenait d'un trait, pour se donner une contenance, prit de ses nouvelles ainsi que celles de sa fille. Il se sentait bizarre. Son cœur tapait dans sa poitrine comme s'il voulait en sortir, mais il n'en sortait plus comme autrefois, et ses oreilles sifflaient, mais d'un sifflement désagréable et inconfortable. Il dut s'asseoir. Inquiète, la jeune femme lui demanda si elle devait appeler un médecin. Il refusa, la rassura, et au bout de quelques minutes se remit debout les jambes tremblotantes. Je vais rentrer dit-il. Appelez-moi dit-elle si vous avez un ordinateur, mais elle ne finit pas sa phrase, se mit à rire, bien sûr que non puisque vous n'avez pas d'électricité. Je passerai prendre de vos nouvelles et elle tendit sa main fine pour lui dire au revoir. Zaïnarig rentra en taxi que son amie, inquiète, elle aussi de le voir aussi mal, avait pris la peine d'appeler. Arrivé chez lui il se coucha dans son hamac pensa à la jeune femme et sentit aussitôt un pincement au creux de l'estomac. Il avait chaud, il tremblait mais il était content d'avoir retrouvé cette femme dont le nom et le prénom lui étaient toujours inconnus mais qu'il pourrait retrouver grâce au peintre ou à ses amis. Réconforté par cette pensée il s'endormit rapidement.

Zaïnarig perdait peu à peu ses pouvoirs. Il n'avait plus ses yeux de braise qui enflammaient tout, mais des yeux noirs magnifiques, son sourire était éblouissant mais ses dents ne poussaient plus et il n'avait plus besoin de les tailler, il ne pouvait plus mettre ses yeux dans son dos ou avaler sa langue, toutes ces choses-là, il ne pouvait plus les faire, mais il avait gardé intact, le pouvoir de lire dans le cœur des gens et de les aider. Il continuait donc à recevoir, écouter, conseiller les personnes en difficultés. Il ne faisait jamais payer, mais les personnes reconnaissantes lui offraient de nombreux présents, on lui donnait du miel, des confitures, des fruits, des légumes, parfois aussi de la volaille, il ne dépensait presque rien pour se nourrir et ceux qui n'avaient ni potager ni verger lui laissaient de l'argent. Lorsqu'il avait trop de fruits ou de légumes, il les partageait avec ses voisins et en particulier avec son voisin du dessus qui était un ancien militaire qui avait beaucoup voyagé et qui l'amusait beaucoup. C'était

celui qui perdait son temps à sa place, mais vu qu'il devenait un homme de plus en plus normal il n'utilisait plus ses services.

Cet ancien militaire s'appelait César et bien qu'il soit resté célibataire, il avait eu de nombreuses aventures dont il parlait avec l'enthousiasme et l'émotion de l'explorateur qui découvre une nouvelle terre..Il parlait avec nostalgie de la douceur de la peau de certaines femmes de certaines tribus. Il lui racontait ses passions amoureuses, ses coups de cœur et aussi les coups de poing qu'il avait dû donner pour en conquérir certaines. Zaïnarig qui était un cœur pur riait beaucoup car le monde dont lui parlait César lui était inconnu .La crainte de César était d'avoir eu des enfants et de ne pas le savoir, mais Zaïnarig qui voyait tout lui avait assuré qu'il n'en avait jamais eu. Un examen médical confirmerait qu'il était stérile, stérilité due à des oreillons mal ou pas soignés dans son enfance. Ces 2 hommes s'estimaient, s'appréciaient, s'aimaient respectueusement.César admirait les dons de Zaïnarig et Zaïnarig son courage et son humanité car bien qu'il soit un homme de guerre c'était un pacifique Il s'était engagé dans l'armée parce qu'il était pauvre et orphelin. Il était un peu comme un père pour Zaïnarig dont les parents étaient morts depuis des années. Les parents de Zaïnarig n'étaient pas de bons parents. Ils s'en débarrassaient sans cesse le plaçant ici ou là, le laissant seul la plupart du temps. Ils en avaient peur. Les pouvoirs de leur enfant les effrayaient et leur faisaient honte, aussi tenaient-ils leur fils à distance ce qui avait fait souffrir Zaïnarig mais comme très tôt il avait lu dans leur esprit il avait compris et ne leur en avait pas voulu. Plus tard, les personnes qu'il avait aidées lui avaient rendu cet amour qui lui avait tant manqué au centuple. C'était un homme qui était aimé et qui aimait les autres. Souvent les femmes tombaient amoureuses de lui et revenaient le consulter sous de faux prétextes, ce qui l'attendrissait car il le savait.

Une clochette tinta dans le corridor. C'était sa sonnette à lui puisqu'il ne se décidait pas à mettre l'électricité, non par manque d'argent mais par choix.

Il ouvrit la porte et vit la jeune femme blonde et sa fille. Son cœur se mit à cogner si fort qu'il fit une grimace de douleur. On vous dérange peut-être

dit la jolie jeune femme ? Mais pas du tout dit-il subitement intimidé. Entrez ! La petite fille lui tirait énergiquement la manche, il se pencha vers elle et elle déposa un baiser sonore sur sa joue. Il se sentit rougir. Bon dit-elle, je me présente « Clara Pons et Alma Pons » ma fille. Enchanté dit-il comme s'il les voyait pour la première fois Je viens prendre de vos nouvelles. A peine entrée Alma courut vers le jardin admirer l'arbreacane dont les branches poussaient en forme de cannes. Il suffisait de les couper pour avoir une canne toute prête. Cet arbre plaisait autant aux adultes qu'aux enfants. Il proposa du thé et des gâteaux mais Alma voulut du lait qu'il fit chauffer dans la « casserolaite » uniquement réservée à cet effet, dissimula « la malette » oubliée par le charcutier qui venait chaque semaine.

Clara s'installa dans un sofa, bu le thé mangea des gâteaux. Zaïnarig ne put ni manger ni boire mais ne comprit pas pourquoi et lorsqu'il regardait Clara, une douleur affreuse lui tordait le ventre.

Elle avait repris son travail qu'elle aimait tant, sortait un peu, avait toujours des moments de cafard mais elle allait mieux. Il le fallait pour Alma il s'assit près d'elle et lui prit les mains et à cet instant il su qu'il allait se passer quelque chose, quelque chose d'unique, de violent, de merveilleux. Doucement, elle posa sa tête contre sa poitrine et aussitôt il sentit un feu l'envahir. Allait-il le consumer ? Puis elle redressa le tête le regarda dans les yeux et lui dit dans un souffle « je vous aime ». Il pressait ses mains dans les siennes sans pouvoir répondre car il avait la gorge si serrée qu'aucun son ne pouvait s'en échapper. Elle le regardait toujours attendant qu'il dise quelque chose, mais il n'y avait que le silence. Elle se leva, dégagea ses mains de celles de Zaïnarig qui était dans un état de confusion totale n'ayant jamais éprouvé une telle émotion. Elle appela sa fille et toutes les 2 sortirent.

En état de choc, Zaïnarig appela César. Il avait besoin de comprendre ce qui lui arrivait. César l'écouta encore et encore, et lorsqu'il se tut lui dit en souriant, « tu es malade, gravement malade, tu as attrapé une sale maladie » ah oui ? dit Zaïnarig, mais je n'ai jamais été malade de ma vie. César se mit à rire « tu as la maladie d'amour, tu es amoureux !!! Tu aimes cette femme et cette femme t'aime aussi, petit veinard !!! et main-

tenant qu'est-ce que je fais dit-il naïvement ? Eh bien tu le lui dis, ou tu le lui écris ou tu le lui chantes !!! il riait de l'émoi de son ami.

La clochette tinta. Zaïnarig ouvrit et vit Clara et sa fille. « Alma a oublié son gilet, je viens le récupérer ». Il resta muet quelques secondes et tout tremblant, timide comme un adolescent, lui dit « moi aussi je vous aime, mais je ne savais pas que j'étais amoureux parce que c'est la première fois que je le suis » elle se mit à rire et il vit que des larmes brillaient dans ses yeux bleus. Alma revenait vers eux en chantonnant, trainant derrière elle son pull qu'elle tenait par une manche.

Josseline Graziani

sans queue ni tête.

Imaginons
Un animal sans queue ni tête
Comment peut-on le reconnaître ?
Et si on lui cherche des poux
On commencera par quel bout ?
On croit qu'il marche la tête haute
Non, c'est sa queue qui flotte.
Tête de linotte, tête de linotte
Est-ce ta queue ou tes quenottes ?
N'allons pas lui chercher querelle
Ni même jouer les trouble-fête
Et encore moins les têtes à claques !
Tournons-nous plutôt vers les cieux :
Seul Dieu peut lui couper la queue !
Mais s'il se trompe
S'il prend la tête
S'il la débite en rondelles,
Pas un athlète
Pas un poète
Ne pourra plus rien pour la bête.
Et l'animal
Sans queue ni tête
Pourra tourner
Tourner en rond
Ou même tirer
Tirer le Diable par la queue,
Il n'aura plus rien
Plus rien dans la tête
Pas même le moindre petit plomb...
Cette idée vaut qu'on s'y arrête
Queue de billard, queue de poisson
Queue de pie ou bec de pinson
Si Dieu lui-même coupe des têtes

Il ne peut y avoir de pardon.
Soyons sérieux,
Ouvrons les yeux,
Gardons les queues, gardons les
têtes,
Calmons le jeu
Couvrons le feu
Et puis cachons les allumettes
Pensons que la vie est parfaite
Rassemblons-nous, faisons la fête
Et là chantons
Chantons tous à tue-tête
Ou inventons de vieilles histoires
Avec des mots
Assurément sans queue ni tête.

Jeanine BERGER

instructions pour regarder tomber la pluie.

En premier lieu, il faut disposer d'une fenêtre. Si elle a des rideaux, on devra en écarter soigneusement les pans pour pouvoir regarder à travers les carreaux.

Une fenêtre simple peut faire l'affaire, la porte-fenêtre aussi, mais si le carreau est en verre cathédrale, l'ouvrir sera obligatoire, faute de quoi on ne pourrait qu'entendre la pluie tomber, sans pouvoir la voir. On peut également, mais ce n'est pas une condition absolue, ouvrir la fenêtre : cela dépendra de la température extérieure. L'idéal consiste à disposer d'une porte-fenêtre et d'un balcon, surtout si on apprécie, en plus d'entendre et de voir la pluie tomber, en sentir les gouttes ruisseler sur soi.

La position adoptée a aussi son importance. La plus commune consiste à regarder simplement, de l'intérieur et fenêtre fermée, en se plaçant debout, à environ un mètre du carreau. On peut aussi s'approcher, jusqu'à poser le nez à proximité immédiate de la vitre. Il est alors recommandé de soupirer, profondément.

Ces deux possibilités concernent surtout les spécimens, humains ou autres, que la pluie attriste, et qui attendent impatiemment qu'elle s'arrête. On remarquera pourtant que le verre, transparent à l'origine (on n'évoquera pas ici le problème des vitres sales, laissé à l'appréciation de chacun) aura pu se couvrir en dedans d'une fine couche humide, obstruant la vue : il s'agit en fait d'un dépôt d'eau vaporisée, généralement appelée 'buée'. Il n'est pas inintéressant dans ce cas de l'écarter avec la main, pour en savourer toute la finesse, ou mieux encore d'y laisser soit les empreintes de ses doigts, soit des schémas ou dessins finement modelés, de nature à redonner à l'individu concerné l'innocence momentanément perdue.

Pour les autres spécimens, de nature plus combative, il est préférable d'ouvrir la fenêtre ou la porte-fenêtre, pour profiter au maximum de l'averse. Les plus timides se pencheront au bord de l'ouverture, laissant

dépasser un peu la tête et la tournant dans tous les sens pour recevoir un peu de la manne céleste. Les plus courageux sortiront, et feront quelques pas (ou plus...) au-dehors en respirant largement, avec les mêmes mouvements de la tête que les timides, mais en y ajoutant aussi de grands gestes des bras. Ils pourront même s'approprier un siège, ou profiter d'un banc déjà existant, pour s'exposer ensuite entièrement aux bienfaits de la pluie.

La tenue vestimentaire aussi a son importance. On peut se couvrir, de la tête aux pieds, surtout si la pluie est froide. Bottes, capuches, ponchos, ou autres ensembles de pluie sont vivement recommandés. Mais si la pluie est printanière, on peut s'y livrer sans inconvénient peu, ou même pas du tout vêtu : la simple décence amènera toutefois à vérifier au préalable qu'aucun trouble ne pourra en résulter pour autrui.

La durée d'exposition est très variable, elle dépend de la volonté de chacun, et surtout de la durée et de la fréquence des averses. Mais si le temps pluvieux est quasi quotidien et se prolonge tout au long de la saison, il est impératif d'user de prudence et de parcimonie dans cet exercice, afin de ne pas diluer trop vite le plaisir qu'il procure.

Jeanine BERGER

Al i

Mon père est mort , nous l'avons enterré hier...le vide est là dans toute son horreur; je suis resté près de maman cette nuit. J'ai peu et mal dormi ; à cinq heures j'étais debout ; j'ai ouvert le secrétaire de l'entrée et j'ai trouvé cinq photos. Sur trois d'entre elles , mon père éclaboussant de vie! Mon père avant la maladie et la souffrance qui défigure...

je me souviens de ce voyage au Maroc qu'il fit en dix-neuf cent quatre-vingt-dix...Maman m'avait préparée à son départ ;je ne sais pas m'avait-elle dit quand il reviendra ,et moi j'avais immédiatement traduit: «Je ne sais pas s'il reviendra »mon intuition d'enfant avait bien compris beaucoup de choses .C 'est au retour qu'il nous a expliqué: Son grand fils :ALI qu'on voit sur la première photo , le fils de MALIKA ,mon demi-frère. Je l'entends encore me raconter ,et je me souviens de la joie qui m'est venue à l'idée d'avoir un frère et la haine que pour la première fois j'ai ressentie pour mon père à ce moment-là ! J'avais dix ans et je comprenais le mal qu'il faisait à ma mère,

C'était mon premier amour disait-il, de sa voix profonde ,tu sais un de ces amour qui te submerge t'anéantit te laisse sans volonté,J'avais été envoyé au Maroc pour mon travail et je l'ai rencontrée elle!»La suite c'est le retour en France sans savoir que ses amours avait porté leur fruit.,, Après le voyage de mon père ma mère avait souvent les yeux rouges MEDIA ,TRAFaute ces mots sonnaient à mes oreilles comme autant de dangers . Quelque chose c'était rompu en moi;.Comment ma mère a-t-elle pu supporter ? Fallait-il qu'elle l'aime!

Je sais que sur la photo de l'oasis, ma mère était là-ce n'est pas le même voyage- c'est là qu'elle a rencontré,Al i pour la première fois ,ensuite ils ont commencé leurs démarches pour le faire revenir en France , et moi j'ai commencé à me sentir abandonnée,

J'ai rarement vu mon père aussi beau que sur ces photos, aussi heureux ,! On le sent tellement chez lui... Sur cette plage par exemple qui prend la photo? ALI ou sa mère? L'autre ou il porte sa chemise à carreaux, c'est ma mère qui la prend, lors du voyage qu'elle fit plus tard à la mort de MALIKA C'est cette fois-là qu'ils ont ramené Ali! Je ne peux pas détacher mon regard de ces photos ;j'avais presque oublié! Je ne suis jamais allée au Maroc.. Toujours refusé! Je n'irai jamais dans un endroit où mon père a l'air si heureux loin de moi! Maman m'a longuement expliqué que papa ne la connaissait pas encore lorsque ALI a vu le jour qu'il ne savait même pas qu'il avait un fils... Mais alors, c'est encore pire, c'est pour retrouver MALIKA qu'il a fait le voyage en 90! «Peut-être, disait Maman, je n'ai pas essayé de l'en empêcher ,il fallait qu'il la revoie, ne pas savoir ce qu'elle était devenue le rongait en dedans,

Il avait su lorsqu'il était arrivé à TAFRAOUTE. On lui a vite raconté ce qui est arrivé à MALIKA ,devenue immariable, recueillie par un frère et sa femme à qui elle servait de bonne à tout faire, le calvaire du petit ALI, bâtard de français ... Moi je ne voulais rien savoir de cette histoire. J'ai trente ans aujourd'hui, je suis orpheline de, père, je ne vois que très rarement ALI et la famille qu'il a fondée ici Je ne peux pas .peut-être serait -il temps que je pardonne, que je grandisse un peu enfin!

Le père et le fils à MEDIA !quelle complicité, quel calme! Je n'ai jamais fait de voyage avec mon père je n'en ferai plus... La rage est encore là, je ne voudrais pas mais elle est là! Celle qui m'a poussée dans la drogue pendant des années ,celle qui m'a fait haïr cet homme qui sourit sur les photos ,et mépriser ma mère qui a accepté...

Marie Aillères,

début et fin compartiment 12.

Une énorme valise, un cabas usagé, un petit sac à main écrasé contre son sein droit, la sexagénaire vient de pénétrer dans le compartiment 12. Il est 18 heures 40. L'unique voyageur discerne une vague odeur d'oignon frit et de parfum à la violette. Il interrompt la lecture de son journal pour saluer la voyageuse.

- Laissez-moi vous aider, Madame, cette valise est bien encombrante, lui dit-il en abandonnant précipitamment son journal sur la banquette et en se levant.

Mais la voyageuse, d'un geste, l'arrête.

- Merci, Monsieur, mais ça ira très bien, rétorque-t-elle d'une voix profonde, tout en posant la lourde valise à ses pieds. Si vous permettez, je la laisse là, elle ne gênera personne puisque nous ne sommes que deux dans ce compartiment.

Sa main gauche libérée du pesant bagage, elle empoigne le sac qu'elle tenait coincé sous son aisselle droite et le tient serré entre ses doigts nouveaux. Puis, délibérément, elle va s'asseoir sur la banquette, en face du voyageur qui a repris sa place, côté fenêtre. Elle pose tout près d'elle le vieux cabas, le plaquant bien contre sa cuisse. Assise bien droite, elle tient maintenant son petit sac à main sur ses genoux, les doigts de ses deux mains recroquevillés dessus, comme pour exprimer qu'elle ne voudrait pour rien au monde s'en séparer.

Le voyageur reprend la lecture de son journal, sans plus se préoccuper de sa vis-à-vis.

Et tandis que l'odeur d'oignon frit et de violette continuent à s'entremêler dans le compartiment, laissant flotter comme un léger malaise, le voyageur, tout à sa lecture, ne voit pas la voyageuse qui l'observe très intensément. Petit, la cinquantaine, le front dégarni, de larges lunettes qui lui barrent le visage, il paraît calme et serein. Il est tout à sa lecture, ou à ses pensées, oubliant complètement sans doute la présence d'une autre

personne dans son compartiment. D'ailleurs, il ne fait pas le moindre mouvement, pas même porter les yeux sur un autre article de son journal, ni changer de page. Son regard semble absent, et un léger sourire commence à flotter sur ses lèvres. Probablement pense-t-il tout simplement à celle qui doit l'attendre à la gare.

C'est en tout cas ce que se dit la voyageuse, et après cinq minutes passées à le regarder, elle se met à triturer sans bruit son petit sac à main et en sort un petit pistolet. Elle se lève, et le voyageur, levant les yeux, voit soudain devant lui la vieille femme qui lui braque avec détermination l'arme contre la tempe, en le regardant fixement.

- Non, affirme-t-elle d'une voix sèche et ferme, ça ne se passera pas comme ça.

De stupeur, il lâche son journal, et la peur se lit sur son visage. Il commence à trembler, et même s'il ne comprend rien à ce qui lui arrive, il sent que la menace est sérieuse.

- Sortez, ordonne-t-elle, vite.

Le train est vide, ou presque, elle le sait, pour avoir pratiqué souvent la même ligne. Il se lève sans discuter, et elle le suit, l'arme toujours pointée sur lui. Après quelques pas dehors, dans le couloir désert, où elle l'entraîne sans ménagement, le bousculant presque, avec une poigne et une force peu compatibles avec son âge et son sexe, ils arrivent devant la porte donnant sur la voie. Il est terrorisé, trop faible face à l'obstination de son adversaire, ne sait que bégayer quelques vagues questions indistinctes auxquelles il n'obtient pas de réponse, et il n'attend plus ni secours, ni miracle. Le train émet tout à coup un sifflement strident et c'est à ce moment là qu'il tombe.

À 19 heures 12, elle est de retour dans le compartiment 12. Elle tire les rideaux, côté porte puis côté fenêtre, et rapidement, entreprend de se changer. De la grosse valise elle sort un costume d'homme, soigneusement plié, et le revêt après s'être débarrassée de ses vêtements féminins, et de sa perruque qu'elle remplace par un feutre. Elle change aussi de chaussures et fourre dans la valise et le cabas les vêtements et les accessoires désormais inutiles.

Tout s'est passé exactement comme prévu. Elle peut maintenant reprendre sa véritable identité, celle de Julien, qui vient de commettre un meurtre pour garder celle qu'il aime. Ce soir, c'est lui, Julien, qui rejoindra à la gare Béatrice pour un week-end comme ils n'en ont plus passé depuis longtemps. Elle attend. Elle attend l'Autre, mais l'Autre n'arrivera jamais... il est tombé, quelque part sur la voie, quand le train a croisé celui que Julien et Béatrice prendront ensemble, dans quelques jours, pour rentrer.

Julien vérifie encore que tout est en ordre : la valise bien refermée, contenant les vêtements, la perruque, les chaussures, le cabas, le sac à main où il a replacé le pistolet, et sur le dessus, le journal, en souvenir. Calme et serein, il pense de nouveau à Béatrice, que, dans quinze minutes, il va enfin retrouver. Quelle bonne surprise ce sera pour elle !

A 19 heures 32, le contrôleur ne vérifie qu'un seul billet dans le compartiment 12. Au passage, il a refermé la porte donnant sur la voie. Elle claquait en courant d'air. Quelqu'un avait dû s'amuser à l'ouvrir. Les gens sont stupides. Un accident est si vite arrivé.

Berger Jeanine

avant la photo

-Ça commence à bien faire là! Poser comme ça toute la matinée dans ce studio glacé. Les tongs m'irritent la plante des pieds, ce turban me serre le crâne, j'ai envie de me gratter dessous, j'en peux plus moi. Heureusement que je suis bien payé, et puis ça faisait plaisir à Yasmina. Elle m'a dit « vas y laisse pas passer ta chance, on se sait jamais »! Alors moi j'ai dit « oui », comme à chaque fois que Yasmina me demande quelque chose.

Et voilà je suis là, à me geler, lorsque je suis arrivé ce matin ils m'ont tout de suite déguisé.

- « Mais vous êtes vert mon pauvre Omar, a dit Steph. Josiane-c'est la maquilleuse- il me faut une bonne couche de fond de teint s'il te plaît, foncé, oui très foncé, il vit au soleil cet homme! Allez vite! On a pas de temps à perdre.

Plus de noir autour des yeux Josiane! La barbe colle la bien surtout, la dernière fois souviens-toi, elle est tombée. »

Le photographe n'en peut plus de courir dans tous les sens. Ils n'ont même pas eu le temps de m'offrir un café. On ne fume pas dans le studio! Tu parles d'un studio, un hangar reconverti, oui!

Bien, j'ai retiré mon costume Hugo Boss, mes chaussures italiennes, et Josiane œuvre sur ma personne.

- « Tu peux garder le caleçon, a telle dit. »

- « C'est la moindre des choses! » ai-je répondu.

J'ai enfilé les hardes, on a fait tenir tout ça avec des agrafes, même le turban. Ils ont failli m'en planter une dans les oreilles.

J'ai vraiment envie de fumer.

- « Il n'y a pas de pause? » ai-je osé demander.

Stéph a haussé les épaules. - « Faut quand même pas rêver Omar, on est déjà à la bourre! ».

- « Josiane, accélère s'il te plaît! ».

Donc depuis ce matin 8h, je fais des photos. J'ai peur que mes amis me

reconnaissent.

Yasmina dit que ça n'est pas grave, que même les grands comédiens débutent comme ça. Ils font même des pubs, a-t-elle dit, en souriant de toutes ses dents blanches.

Je suis là comme un con: - « A gauche Omar, la main plus à gauche, le regard s'il te plait! Mais non, pas cet air hautain et dédaigner t'es pas au Fouquets avec ta belle.

Tu es humble Omar, un homme du désert; mets-toi un peu dans le personnage, merde! On va pas s'en sortir! ».

J'en peux plus moi du personnage, quel personnage d'abord? Elles vont servir à quoi ces photos?

Le Steph va faire croire à tout le monde qu'il est allé au Rajasthan: « C'était une expérience formidable, ce type était d'une authenticité... »

Je le connais le discours de ces petits roquets, fils de bobos qui se prennent pour des artistes, des créateurs, tu parles...

J'ai pas que ça à faire en plus! Fred m'a dit de passer le voir, il aurait un plan! Un casting pour un film de Tavernier. Ce serait autre chose que Steph, non?

- « Omar, t'es où là? Je te sens pas; baisse la tête Omar! On m'avait dit que tu étais un bon modèle. Josiane s'il te plait, Omar perd son turban.

Il faut que je me concentre davantage sur ce que je fais, je suis pas sérieux, je suis payé pour ça quand même! Pour Tavernier, je verrai ce soir. Allez, je pense très fort à Yasmina et aux Ray Ban que je vais m'offrir en sortant et je prends la pose.

- « J'en peux plus moi de ce métèque, j'étais pas chaud pour l'engager lorsque Nicolas me l'a présenté. Mais je ne sais pas résister à Nicolas... D'ailleurs où l'a-t-il connu, il faudra que je lui pose la question. Il est plutôt beau gosse Omar avec ses yeux de braise et ses dents de carnassier.

Oh! Pas là bien sûr avec sa fausse barbe et ses chiffons sur le dos, mais quand il est arrivé ce matin j'ai bien vu que tous les regards se posaient sur lui. Beau, bien fringué, bien parfumé, bien musclé sous le costard hyper bien taillé.

Il me gonfle avec ses grands airs de faux prince du désert, c'est pas Omar Sharif non plus!

Bon, Omar il me faut un touareg ou un truc du genre, il faut me faire ça, tu dois pouvoir non?

Nicolas m'a dit qu'il est avec une nana superbe. Ça ne veut rien dire, on peut avoir une nana superbe et faire craquer Nicolas.

Je vais pas m'en sortir moi, et cette Josiane qui se traîne.. Qu'est-ce qu'elle fait de ces nuits celle-là?

Ah c'est vrai son gosse a la rougeole, mais j'y peux rien moi! J'ai investi tout mon pognon dans cette affaire, c'est à cause de Nicolas tout ça, il a dit: « Je t'assure Stéph, on peut faire une super expo avec des personnages comme ça, ça nous permettra de nous refaire et de passer aux choses sérieuses... ».

Avec son regard bleu, il me regarde Nicolas, et moi je dis « oui » sans réfléchir. Il faut que ça marche. Je dois rendre l'argent qu'ils m'ont prêté mes parents. C'est toutes leurs économies, mine de rien ils croient en moi mes vieux!

- « Omar, bouge toi s'il te plaît! ». Tiens on dirait qu'il se reprend, il se rend compte qu'il est là pour bosser. Faut saisir l'instant, ça peut ne pas durer.

- « Oui, Omar c'est bien, comme ça. Voilà, mystérieux et doux, oui! Et humble aussi, mais fier quand même! Génial! Oui continue, on va finir avant midi, Omar, et t'auras même une rallonge. ».

Il me plaît ce type, franchement, il a l'étoffe d'un bon, d'un très bon. Faudra lorsque je le verrai, que j'en touche un mot à Fred, son casting pour le film de Tavernier, ça pourrait coller, un beau gars bronzé, genre maghrébin...

- « C'est bon Omar, tu peux souffler, on reprend demain, même heure, même lieu ».

marie ailleres

Nouvelle

Régine ou l'inconnue du petit matin

L'air frais du petit matin la réveilla. Elle ouvrit un œil, puis l'autre, roula la tête de droite à gauche, puis de gauche à droite. Mais le mouvement à droite lui fit fermer la paupière gauche, et inversement. Surprise, elle recommença, ouvrit les yeux, l'un après l'autre, bougea la tête, à droite, à gauche, et se retrouva de nouveau dans le noir... Alors, elle remua la tête de haut en bas. L'une après l'autre, elle sentit ses oreilles se boucher lorsqu'elle leva puis baissa la tête. Mais, lorsqu'elle parvenait à tenir sa tête bien droite, rien ne se passait.

Elle ne savait pas où elle était, ni ce qu'elle faisait là, dans ce petit jour à peine naissant. Si, elle savait qu'elle s'appelait Régine. Mais rien d'autre. Elle se sentait fatiguée, glacée, vide. Et elle était assise, recroquevillée plutôt, au creux d'un muret ou d'un bâtimenteur, la tête droite et fixe autant qu'elle le pouvait, et les bras enserrant ses genoux qui commençaient à trembloter. Ses pieds souffraient. Elle s'efforça de les dégager de dessous elle, tout en maintenant fermement ses genoux avec ses deux mains tellement les tremblements s'intensifiaient. Régine dégagea tout doucement ses pieds, et découvrit qu'elle ne portait qu'une seule chaussure, un peu éculée, noire, mais que son autre pied était nu, qu'au bout de ses orteils restait un peu de vernis, et que sa peau, par endroits, virait au gris ou au rouge, comme si elle sortait d'une marche longue et difficile.

Ses genoux commençaient maintenant à se calmer. Régine retira ses mains, et vit que son pantalon, noir lui aussi, avait pour le moment un aspect douteux, comme s'il faisait corps avec le lieu triste et grisâtre où elle avait trouvé refuge. Un chemisier et une veste complétaient sa tenue mais elle ne put les examiner davantage, sous peine de laisser à nouveau ses paupières retomber et ses oreilles se boucher. D'ailleurs, quelqu'un arrivait. Elle entendait distinctement des pas s'approcher et il lui fallait

absolument garder yeux et oreilles bien ouverts.

Mais les pas finalement s'éloignèrent. Les avait-elle réellement entendus d'ailleurs ? Le regard toujours fixe, elle vit devant elle la rue à peine éclairée et complètement vide, puis le trottoir en face parcouru par un ruiss-eau-de vie où coulaient pêle-mêle des détritrus de nature indéfinissable. Plus loin, un grand mur gris avec une grosse porte métallique retint son attention. Il portait une pancarte avec de larges lettres rouges. Derrière, Régine distinguait vaguement tout un ensemble de bâtimenteurs. Bizarrement, elle ressentit soudain le besoin vital de s'en approcher. Elle réussit, difficilement, à se mettre debout, raffermis ses genoux qui continuaient à tremblusser un peu, et fit en hésitant un premier pas. Elle faillit renoncer tellement bouger lui faisait mal. Mais quelque chose en elle la poussait vers le mur en face. Alors, sans plus réfléchir, du bout de son pied nu elle retira sa chaussure, en se cramponnant au muret de ses deux mains. Puis, très lentement, elle commença à traverser la rue. Après bien des efforts, elle se retrouva finalement devant la pancarte, déchiffra le panneau : « GÉRIATRIE SÉLECTIVE ». Sur l'énorme porte, elle remarqua alors des numéros. Quarante-neuf numéros, bien alignés dans leurs petites cases, et qui clignotaient à tour de rôle comme dans une joyeuse sarabande qui l'inviterait à la fête. Instinctivement, elle posa les extrémités de ses doigts, au hasard, sur trois des chiffres, et la lourde porte commença à s'ouvrir, comme répondant naturellement à son appel. Régine entrevit alors une allée de graviers pâles, roses et bleus, où elle s'engagea en faisant crisser les cailloux sous ses pieds. Lentement, mais sans aucune hésitation, elle se dirigea vers le bâtimenteur le plus proche. Derrière elle, la lourde porte se referma dans un grincement démoniaque.

Elle parcourut quelques mètres, les yeux rivés au sol pour éviter à ses pieds nus les aspérités du chemin. Quand elle s'arrêta et releva la tête, le bâtimenteur lui parut avoir rétréci . Les yeux bien ouverts et les oreilles aux aguets, elle reprit doucement son chemin puis s'arrêta de nouveau, pour regarder autour d'elle. Légèrement à sa droite, elle remarqua l'arbrabri qui étirait ses branches, comme une invitation à venir se reposer un peu. Elle se sentait si fatiguée, si tourmentée depuis son réveil, et ses pieds meurtris et douloureux la faisaient tellement souffrir qu'elle

s'approcha. Les premières branches maintenant touchaient le sol, semblant ramper vers elle, si bien que Régine se laissa aller. Elle se retrouva bientôt entourée de verdure de toutes parts, et de tant de doux bruissements qu'une sorte de bien-être commençait à l'envahir. Elle en oubliait le bâtimenteur vers lequel elle se dirigeait quelques instants auparavant et qui avait disparu de sa vue. Une branche basse moussue à souhait lui fournit un siège improvisé. Elle s'y assit et ferma les yeux, tandis que les frôlements et les tendres attentions de l'arbrabri se poursuivaient.

Au bout d'un court moment, elle voulut rouvrir les yeux, voir l'arbrabri, mais de nouveau, comme à son réveil, ses mouvements de la tête, à droite, à gauche, ou de haut en bas refermaient ses yeux ou bouchaient ses oreilles. Saisie d'horreur, elle se leva, et constata que, lorsqu'elle était debout, tout redevenait normal ! Impossible donc de se reposer ! Elle bougea, péniblement, pour sortir de la masse protectrice de l'arbrabri, qui se mit à la câliner et à la chouchouter de plus belle, comme pour la garder. Mais elle reprit sa lente et laborieuse marche dans l'allée menant au bâtimenteur.

Elle entendit bientôt un bruit de moteur et vit arriver face à elle une voiturebanc, entourée d'une étoffe bariolée dont les rubans flottaient au vent léger, et qui s'arrêta à sa hauteur en lui souriant de toute sa calandre et en clignant malicieusement des phares. La portière s'ouvrit toute seule, un marchepied s'abaissa, comme pour lui faciliter l'accès, et à l'intérieur, un siège capitonné, douillet à souhait, frissonnait et rayonnait des mêmes coloris chatoyants que le ruban extérieur. Malgré son état d'accablement, elle eut la présence d'esprit de ne pas céder à la tentation d'un bien-être trompeur et, vaillamment, marcha, marcha encore. La voiturebanc reparut et disparut bientôt derrière un bosquet, en klaxonnant tristement.

Lorsque Régine atteignit le bâtimenteur, elle se laissa tomber devant la porte. Mais encore une fois, elle s'obligea à se remettre debout, quitte à souffrir encore, pour pouvoir y pénétrer. Elle n'eut pas besoin pour entrer de pousser la porte à ressort : elle s'ouvrit largement devant elle, et Régine s'engouffra dans le passage, se glissa à pas mesurés à l'intérieur. Ce n'était qu'un long couloir, laid et triste, tout gris et morose, avec ça et là quelques vieux sièges avachis, une lamentable salle d'attente propre

à mettre sa patience encore à rude épreuve. Mais cette fois elle était décidée à ne plus s'en laisser conter. Elle s'avança en trotinant tout droit vers la petite porte vitrée du fond, d'où provenaient une faible clarté et quelques bruits lointains indéfinissables. C'était là qu'il lui fallait aller. Encore quelques pas et elle atteignit la poignée de la porte, qu'elle poussa pour pénétrer dans une autre pièce, plus large, un endroit fait aussi pour patienter, encore et encore, avec des chaises alignées au long des murs, quelques plantes vertes un peu poussiéreuses, et des journaux éparpillés sur une table basse dans un coin. Une large fenêtre sans rideaux occupait l'un des côtés, baignant l'ensemble d'une lueur jaunâtre où le mobilier semblait flotter, comme immergé dans une douce brume savonneuse. Les deux portes de couleurs vives qui se faisaient face tirèrent heureusement Régine de la torpeur où elle était en train de plonger. L'une d'elles la conduirait sans doute à bon port, mais laquelle ? Et personne pour la renseigner... Elle eut soudain envie de crier, d'appeler. Elle se sentait aussi seule au monde qu'un nouveau-né découvrant la vie sans rien y comprendre. Comme lui, elle n'avait pas de retour en arrière possible. Il fallait vraiment qu'elle trouve quelqu'un.

Un bruit derrière elle attira soudainement son attention. Une porte venait de claquer avec un bruit sec. Des pas s'approchaient, et la petite porte vitrée s'ouvrit silencieusement sur un personnage tout vêtu de blanc des pieds à la tête. Grand et large d'épaules, d'une stature impressionnante, il paraissait doux pourtant, et il posa sur Régine des yeux étonnés, remplis d'une infinie bonté. Quand il lui parla, ce fut d'une voix douce et envoûtante, contrastant avec sa haute stature, et comme berçant de ses vagues apaisantes la crainte qui, manifestement, envahissait Régine de nouveau.

- Vous voilà, Régine, lui dit-il, je vous cherche partout depuis hier.

D'une toute petite voix, à peine un murmure, Régine alors lui répondit :

- Vous me connaissez, Monsieur ? Moi, je suis perdue, je ne me rappelle plus rien...

Elle regarda le géant, timidement, mais son visage ne lui évoquait rien. Il s'approcha d'elle, la prit doucement aux épaules d'un geste amical, tandis que des yeux il la fixait d'un regard bienveillant. Affectueusement, il resserra encore son étreinte en lui disant :

Ça va aller, Régine, je vais prendre soin de vous. Ayez confiance, tout ira bien.

Lentement, il la dirigea vers la porte de droite, qu'il ouvrit. Encore un long couloir sombre à peine éclairé à intervalles réguliers par quelques appliques ne diffusant qu'une lueur blafarde, et de chaque côté, des portes, alignées, fermées, d'où parvenaient des bruits, encore un peu étouffés, mélanges de musique et de conversations, ceux-là mêmes sans doute que Régine avait perçus dès son entrée dans le bâtiment. Ils parcoururent une partie du couloir, le géant en blanc soutenant la femme épuisée, et s'arrêtèrent devant l'une des portes, que l'homme poussa, invitant Régine à entrer.

Vous voilà chez vous, Régine, murmura-t-il.

La pièce était claire, spacieuse, accueillante. Régine s'avança avec précaution, vit le large lit qui occupait une grande place, avec en face un immense placard mural, une petite table supportant quelques photographies que pour le moment elle ne se sentait pas le courage de regarder de plus près. Elle vit aussi les deux fauteuils bien confortables, et la vaste fenêtre qui donnait sur le parc. Elle se tourna vers l'homme en blanc, qui la fixait intensément. Elle secoua la tête.

Non, je ne reconnais rien.

Sa voix, comme tout son corps, tremblait sans qu'elle puisse rien y changer. L'homme en blanc s'approcha d'elle, la prit aux épaules, face à lui, et plongea son regard dans le sien.

Il faut vous allonger et vous reposer, Régine. Écoutez-moi. Allongez-vous et fermez les yeux.

Il l'aida à s'étendre confortablement. Sa voix se faisait de plus en plus douce, cajoleuse, enjôleuse.

Dormez... Dormez... À votre réveil nous reparlerons de tout cela... Dormez, Régine...

À peine Régine se fut-elle étendue que ses yeux déjà se fermaient. Elle n'entendait plus rien, à peine un murmure de voix l'incitant au sommeil. Et, docile, elle s'endormit...

Alors, il sortit de la chambre, reprit le couloir en sens inverse, rejoignit la salle d'attente, la traversa pour ouvrir la seconde porte de couleur vive faisant face à celle par où il avait entraîné Régine. Vivement, il s'empara du téléphone.

- Allo, Docteur Médence ? Ici Hector, au centre de Gériatrie Sélective. C'est au sujet de Mme Bréjane . Oui Régine Bréjane Je viens de la trouver, presque à la porte de sa chambre..... Oui, bien sûr, je l'ai recouchée, elle dort maintenant Non, Docteur, elle n'a pas dit où elle est allée, ni comment elle est revenue Non, je ne lui ai pas demandé, elle a juste dit qu'elle était perdue, qu'elle ne se rappelait rien Non, vraiment rien, j'en suis convaincu Ses pieds ? Attendez que je réfléchisse Il me semble qu'elle était pieds nus Oui, c'est ça, Docteur, les pieds nus et même plutôt abîmés Oui, effectivement, comme si elle avait beaucoup marché J'en ai bien peur, Docteur, surtout si elle a pu parler à quelqu'un dehors Oh, oui, ça peut être très ennuyeux pour nous Il faut qu'on règle ça, oui, tout de suite Je vous attends, Docteur

Jeanine BERGER

garçon une salade, exercice de style

Derrière la haie vive, droite comme tirée au cordeau, je me suis assis à une des tables, petits carrés bien nets, tellement dés herbés que c'est le rouge qui domine. Dans les étroites allées séparant les tables, des sièges couleur de tronc moussu sont plantés, mais paraissent prendre racine en attendant de trop rares visiteurs. Au-dessus, le soleil se plaît à jouer et dessiner des ombres dans le feuillage partout présent.

La salade demandée arrive. Grandes et larges feuilles en corolle s'étalent devant moi, dans toutes les nuances de vert, belle nature morte surmontée ça et là de petits grains, semés on ne sait par quelle main, mais que les oiseaux ne picoreront pas. J'attaque franchement, à grands coups de râ-teau et tranchoir. Je taille, je sectionne, je hache. Mais brusquement j'interromps mon geste, car je viens d'apercevoir un intrus qui s'est glissé dans ce règne végétal, une limace affreuse qui a dû confondre ma salade fraîche et craquante avec une vulgaire feuille de chou !

J'appelle le serveur, qui arrive en clopinant. Découvrant l'horrible bête, le voilà qui prend soudain une tête d'épouvantail. Il se confond en excuses aussi plates qu'un champ en plein hiver. Je sens même que, pour se faire pardonner, il serait prêt à manger son chapeau (de paille...)

Le garçon, la brioche en avant, semble marcher sur des œufs pour m'apporter ma salade. Sa bouche en pince de crabe montre bien sa désapprobation devant l'évidente frugalité de ma commande : menu diététique, naturel, sans graisses ni compléments gastronomiques ajoutés. Rien qu'une salade, sans chèvre chaud, sans petits croûtons, sans la moindre garniture. Le plat du chef dans son authenticité, dans toute sa simplicité. Mais que vois-je ? Juste là, sous la première feuille, que je viens de soulever d'une fourchette experte, voilà bien la surprise du chef, mais elle n'est guère à mon goût, et mon palais délicat se révolte aussitôt. Même dorée comme une belle carotte fraîche, dodue et juteuse comme une entrecôte grillée, elle garde un aspect baveux qui n'a rien à voir avec la succulente omelette de la Mère Poulard ! Mais que fait donc ici cette

affreuse limace ?

Aussitôt j'en perds l'appétit, mon estomac se rétracte et mon plaisir retombe à la manière d'un soufflet. Non ! Décidément, la coupe est pleine, mais ce n'est pas le champagne qui pétille, c'est le lait de la colère qui bouillonne, et ne tardera pas à déborder. Et là, croyez bien que la crème brûlée n'épargnera personne !

Jeanine berger

exercice de style

M. Durand

Monsieur Durand est chez lui. Il a rendez-vous à 16 h avec une femme, dans un café. Il sort de chez lui, arrive au café et l'attend.

Monsieur Durand est fébrile. Le miroir de l'entrée, où il jette un dernier coup d'œil avant de sortir, devrait pourtant le rassurer. Il est quinze heures quarante-cinq à sa montre, il est temps de sortir.

Il ouvre sa porte, qu'il referme à clé avec précaution dès qu'il est dehors. Le café n'est pas loin, dans dix minutes il y sera, juste à temps. Il regarde de nouveau sa montre avant de se mettre en route. Il fait beau et cette petite marche jusqu'au bout de la rue le tranquillise un peu.

Arrivé à la terrasse, il s'assied, le dos au mur, prêt à accueillir la personne avec qui il a rendez-vous. Ah ! le journal, il a failli oublier. Il tire de sa poche le *Nouvel Obs* du jour, le déplie, le pose sur la table, devant lui, bien en vue.

Il ne lui reste plus qu'à attendre

Un dernier coup d'œil au miroir de l'entrée, et le voilà rassuré. Monsieur Durand regarde sa montre : quinze heures quarante-cinq. Encore un quart d'heure. Il a le temps. Il sort de chez lui, referme sa porte à clé et s'engage sur le trottoir. Au bout de la rue, le *Café des Arcades*, bien situé avec ses tables en terrasse. Il s'y installe, face aux passants, et commence à attendre. Elle ne devrait pas tarder, c'est presque l'heure. Il pose devant lui, bien en évidence, le *nouvel Obs*, comme convenu pour qu'elle le reconnaisse.

D'un œil décisif, Monsieur Durand s'observe dans le miroir de l'entrée. Rien à dire, tout est parfait. Il peut y aller. Sûr de lui, sans même consulter sa montre, il sort, referme la porte derrière lui, et s'avance dans la rue, d'un pas précis et décidé. Il sait qu'il est presque seize heures et qu'il a juste le temps de se rendre sur place. Arriver le premier et attendre, comme un guetteur dans un poste d'observation. Elle va venir, il en est certain. Il est impossible qu'elle lui fasse faux bond. Arrivé au *Café des*

Arcades, il s'installe, déjà conquérant, à la meilleure place, et d'un œil critique regarde autour de lui. Pas de foulard bleu à l'horizon : elle n'est pas encore là.

La glace de l'entrée lui renvoie son image : encore beau mec, brun légèrement grisonnant, la bouche fine, les dents éclatantes, la silhouette élégante. Le séducteur parfait. Un sourire narquois à l'intention de son propre reflet, et déjà le voilà dehors, porte refermée, prêt à arpenter les quelques dizaines de mètres qui le séparent du Café des Arcades. Il est seize heures passées. Bof, il n'est pas trop en retard. Et puis elle peut bien l'attendre un peu. Il vaut bien ça, Monsieur Pierre-Marie Durand ! du moins c'est le nom qu'il s'est donné, momentanément. Il approche rapidement du café, observe de loin. Quelques femmes seules sont assises, mais pas de foulard bleu. C'est mauvais signe...

Déjà il ralentit le pas, fronce le sourcil. Visiblement elle n'est pas là. Il est pourtant largement plus de seize heures maintenant, et Monsieur Durand n'aime pas attendre. Mais personne ... il n'aime pas ça. Encore une garce, qui s'est bien foutue de lui !

Jeanine berger

conte de Noel

Une histoire pour petits et grands ...

L'hiver était précoce et le froid régnait partout. Plus aucune feuille ne tenait aux arbres, et par terre, la neige avait tout effacé. Même la fontaine était gelée. Les gens avaient fermé les volets dès la tombée de la nuit, et les passants étaient rares, les rues presque vides. Seule une pauvre femme s'était aventurée dehors pour faire promener son chien, las d'être enfermé.

Pas un bruit, le calme plat. Quelques lumières pourtant trouaient ça et là l'obscurité ambiante : il y avait du monde dans les maisons, mais on ne voyait rien, on n'entendait rien...

Les toits eux-mêmes étaient gelés. La blancheur de la neige, qui mettrait encore du temps à fondre, ressortait et se détachait dans la grisaille environnante, laissant entrevoir une ou deux cheminées, apparemment oubliées puisqu'aucune fumée ne s'en détachait.

La femme au chien avançait doucement, prenant garde à ne pas glisser sur le sol luisant. Son chien la suivait. Finalement, ce n'était pas une bonne idée d'avoir poussé sa maîtresse à cette sortie nocturne : il avait froid, ses oreilles et ses pattes étaient glacées, et il avait hâte de retrouver la chaleur du dedans.

S'ils avaient été moins préoccupés, peut-être auraient-ils, l'un ou l'autre, levé les yeux vers le ciel ? Alors, ils auraient pu apercevoir tout là-haut un drôle d'équipage, à peine un point dans l'immensité du ciel, comme une étoile isolée qui se déplaçait au milieu des nuages. Mais tous deux gardaient les yeux rivés au sol, attentifs au danger et pressés de rentrer chez eux. Ils n'ont absolument rien vu... Pourtant, l'engin bizarre tout doucement avançait, beaucoup moins vite qu'une étoile filante, et si petit encore qu'on discernait à peine sa présence derrière les hauts arbres.

Ils arrivaient devant leur porte, toujours frileux et concentrés, sans voir

se rapprocher, ni soupçonner même la présence du mystérieux appareil qui continuait inexorablement à approcher, sans émettre le moindre bruit, comme s'il ne voulait pas se faire remarquer. Ni la femme, ni le chien, n'eurent conscience qu'ils manquaient là un évènement extraordinaire. Et ils rentrèrent tranquillement, la femme refermant la porte derrière eux et tous deux s'empressant d'aller se réchauffer et souper, rassurés d'être enfin à l'abri.

Dans le ciel derrière les arbres, le point lumineux se fit plus gros, jusqu'à se multiplier et que l'on puisse distinguer (mais il n'y avait plus personne pour cela ...) comme une rampe lumineuse multicolore. Puis au fur et à mesure que l'étrange machine se rapprochait encore, les faisceaux de lumière se firent plus précis, montrant, devant une sorte de char volant auréolé de rouge, une douzaine de formes gesticulant dans un impressionnant ballet magique. Tout autour, l'obscurité se faisait moins lourde, comme empreinte de majesté. Et c'est alors que, trônant au beau milieu du chariot se dévoilait la présence d'un personnage vêtu d'une longue houppelande rouge, bordée d'un velours immaculé qui se confondait avec sa barbe blanche, superbe. Derrière lui, une grande et lourde hotte remplie à ras bords de multiples cadeaux semblait ne gêner en rien la délicate danse des rennes.

C'était le 24 décembre, le soir de Noël.

Jeanine berger

texte à suivre

Brève rencontre

Cette silhouette, ce visage... on dirait... Oui, c'est elle. Plus femme, mais toujours tellement belle !

Il s'est levé et s'avance vers elle, alors que, déjà, marchant à pas pressés, elle s'éloigne presque de la terrasse où il était assis.

Myriam, Myriam, ça fait si longtemps...

Elle se retourne, s'arrête, le fixe d'un regard décidé :

Je m'appelle bien Myriam, mais je ne vous connais pas, Monsieur !

Elle le dévisage pourtant, surprise de se voir ainsi interpellée, et se trouble un peu. Elle n'ose pas croire que c'est bien lui, ici, devant elle. Comment est-ce possible ? Et que faire ? Elle amorce un mouvement craintif, comme si elle voulait fuir.

Il pose doucement la main sur le bras de la jeune femme, pour la retenir.

Attendez, ne partez pas. Vous me rappelez vraiment une jeune fille que...

Comme elle me regarde ! se dit-il. Ce sont bien les mêmes yeux, d'un bleu profond, mais son regard semble avoir changé, comme si les années l'avaient marquée. Et moi, est-ce que j'ai tellement changé pour qu'elle ne semble pas me reconnaître ?

Je suis pressée, Monsieur, et je vous répète que je ne vous connais pas.

Le ton est incisif, mais elle est bien loin de ressentir l'assurance qu'elle s'efforce de montrer devant lui.

Juste un instant, je vous en prie. Le Lycée Saint-Exupéry, à Limoges, il y a une dizaine d'années. S'il vous plait...

Elle ne répond pas, elle en est soudain incapable. Il faudrait qu'elle se reprenne, qu'elle arrive à faire face, mais elle ne peut proférer aucun son tellement l'émotion la submerge.

Mais il insiste :

Je suis sûr que vous êtes bien cette Myriam-là.

Elle se dit qu'il faut absolument qu'elle réponde, qu'elle ne peut pas

continuer à avoir l'air d'une idiote comme ça devant lui, c'est bien la dernière chose qu'elle souhaite, là, maintenant.

Peut-être, lui dit-elle. Mais je ne vois pas...

Alors, il l'interrompt :

Myriam, c'est moi, Maurice, tu ne peux pas avoir oublié ! Les deux M ! Tout le monde nous appelait comme ça !

Il a placé ses deux mains sur les épaules de Myriam, et il l'implore presque. Elle s'est un peu remise du choc de cette rencontre tellement inattendue, et malgré elle, un petit sourire lui échappe à l'évocation de leurs tendres souvenirs. Si j'ai oublié ? pense-t-elle. Oh, non, bien sûr. Les deux M, c'était « je t'aiM » et « tu m'aiM », c'était les deux M entrelacés sur le banc du Lycée, sous le platane. C'était aussi des moments Magiques et Merveilleux, avant que tout ne devienne Malheur et Mélancolie pour moi ! Mais comment lui dire, et faut-il lui dire ?

Tiens, elle sourit ! se dit-il. C'est donc qu'elle se souvient. Tout n'est peut-être pas perdu ! Mais presque aussitôt il voit le sourire se figer sur les lèvres de la jeune femme.

Tu m'as tellement manqué, lui dit-il encore. Et j'ai si souvent pensé à toi depuis ton départ, pendant toutes ces années. Je n'ai rien compris à l'époque. Tu avais disparu, et il ne fallait pas te chercher. Que s'est-il passé, Myriam, pourquoi tous ces mystères ? pourras-tu m'expliquer aujourd'hui ?

A quoi bon des explications désormais, se dit-elle. C'est trop tard.

Je suis pressée, répète-t-elle. Il faut vraiment que je rentre et je suis déjà en retard. Mon mari m'attend. Et puis, je n'ai rien à expliquer, Maurice, se défend-elle un peu trop vivement.

Oui, c'est ça, qu'il me croit mariée et qu'on en reste là, ça vaut mieux. Ça fait trop mal de le revoir après tout ce temps. Tellement mal et pourtant... Mais aussi, pourquoi je suis passée là, moi, ce soir, au lieu de prendre les mêmes rues que d'habitude ! J'aurais évité la rencontre, c'était tellement plus simple !

On ne peut pas se quitter comme ça, Myriam ! Je suis tellement heureux de t'avoir revue ! Il faut vraiment qu'on puisse se parler. Dix ans, c'est beaucoup, et j'ai tant de choses à te dire, à savoir de toi. On se revoit, dis ? Un autre jour, quand tu veux...

Non, désolée, je ne peux pas !

Écoute, tu es mariée, d'accord, mais on peut discuter, quand même ! Si on se perd de vue maintenant, si on ne se revoit plus, ce sera pire que la première fois, tu ne crois pas ?

Il ne faut pas qu'elle parte maintenant, c'est pour lui une nécessité, vitale. Il y a tellement de questions auxquelles il voudrait des réponses : du jour au lendemain, elle n'était plus revenue au lycée, apparemment partie avec ses parents sans laisser d'adresse. Il n'avait rien pu savoir, silence complet sur cette affaire... Tout avait l'air d'aller si bien pourtant, ils étaient jeunes mais ils s'aimaient, de ça au moins il était sûr ! pour la vie ... et puis tout à coup, plus rien ... Jusqu'à aujourd'hui. Comment la persuader, elle, dont la vie désormais semble être ailleurs ? ne peut-il s'empêcher de se demander.

Myriam, je t'en prie, réponds-moi. Demain, ici ?

Elle sent qu'elle va se laisser fléchir. D'ici demain, je saurai ce que je dois faire, ce que je dois dire, si je viens...

Oui, peut-être, murmure-t-elle, demain...

Elle s'éloigne sur un dernier regard, pour rejoindre son domicile à quelques rues de là. Elle réfléchit tout en marchant, se revoit dix ans plus tôt, encore presque une enfant, annonçant à ses parents qu'elle était enceinte, le scandale, le départ sans même revoir Maurice, il ne fallait pas que ça se sache ! l'installation dans cette nouvelle ville, le bébé. Et puis, un peu plus tard, l'éloignement des parents, la solitude et toutes ces années difficiles, à essayer toujours de faire au mieux. Comment lui parler de tout cela, lui dire qu'il a un fils ? Impossible ! et tellement tentant en même temps ... Demain, on verra ... demain, oui ... peut-être...

Tandis que lui, assis à sa table, s'en veut déjà de l'avoir laissée partir si vite : reviendrait-elle, demain, ou l'a-t-il de nouveau perdue ? Inquiet, il quitte rapidement la terrasse du café, et part dans la direction où il l'a vue disparaître.

Jeanine BERGER

20 ans

-1Elle a 20 ans! C'est normal qu'elle ne rentre pas ce soir! Qu'elle ne rentre plus même!

C'est la vie dis-tu?

Elle a 20 ans, alors moi je ne suis plus sa mère, comme ça d'un coup, parce que « c'est la vie ça, ma chérie »!

Mais sais-tu que pour moi elle n'a pas d'âge, qu'elle est juste mon enfant, mon bébé?

Peux-tu comprendre ça? Toi qui comprends si bien...

Elle a bougé en moi, dans mon ventre, au tréfonds: tu m'entends, dis? Là dans ce ventre aujourd'hui inutile. Alors vois-tu, pour cette seule raison elle pourrait avoir 100 ans, rien de ce qui lui arrive ne me laisserait paisible!

Où est-elle? Il fait nuit depuis longtemps. Juste ce SMS: « je ne rentrerai pas ce soir. Je vous aime... ». Son mobile sur répondeur! Dans quel lit de hasard? Dis-moi? Dans quelle maison que je ne connais pas? Avec qui? Non je ne pense pas être tranquille, ni calme. Hier encore elle jouait là, près de moi avec ses poupées. On faisait des gâteaux au chocolat pour le goûter, elle disait qu'elle m'aimait plus que tout au monde...

Et toi tu dis: « c'est la vie, pas de soucis »! Et moi je dis: « j'en veux pas de cette vie sans elle, c'est un trou noir cette vie où elle n'est plus. Un trou béant, là à mes pieds.

Je ne vois plus rien, je ne veux plus rien, je veux juste être encore sa maman, juste sa maman.

MARIE AILLERES.

